

L'OISEAU BOURREAU

Bien que j'aie souvent rencontré des Anglais dans des endroits étranges, je n'aurais jamais cru en voir un demeurant au pied du Grand Mur de la Chine!... Je découvris ce compatriote solitaire, installé dans une ville qui se pelotonne contre le Grand Mur, et qu'on nomme Kalgan ou la Barrière, parce que les caravanes chargées de thé doivent la traverser pour se rendre en Sibérie.

L'exilé était un homme hâve, de mine cadavérique. Il avait des yeux bleus un peu fous, de rudes cheveux gris et une de ses jambes était beaucoup plus courte que l'autre, le pied ayant été amputé juste au-dessus de l'orteil. Il portait le costume des indigènes, et je le pris tout d'abord pour un Chinois; mais mon hôte, un marchand de thé russe, nommé Lazareff, me dit qu'il avait trouvé cet homme deux ans auparavant, enfermé dans un temple chinois, et qu'ému de sa triste situation, il avait payé la rançon du captif. Ce dernier était maintenant admis comme serviteur dans la maison, et se rendait aussi utile que le lui permettait son infirmité et une certaine faiblesse d'esprit.

J'adressai un jour la parole à ce compatriote, tandis qu'il travaillait au jardin, et je fus vivement impressionné en entendant sa langue natale, parlée par ce spécimen mutilé et misérable de l'humanité. Le pauvre diable avait oublié son propre nom et il était connu sous le sobriquet de Dourak, ce qui en russe veut dire "imbécille." Mais dans le cas présent le nom n'avait pas été donné par méchanceté.

Je vous rapporte l'histoire de cet homme telle qu'il me la raconte, en employant toutefois un langage correct et en omettant les fréquentes pauses causées par l'état mental du narrateur.

Dourak avait été pris et torturé par les Chinois, et, chose étrange, avait survécu pour raconter son odyssey.

— Nous étions en rade de Tien-Tsing, dit-il, et j'étais chauffeur à bord d'un grand navire. Une fois mon capitaine me donna quatre jours de congé. Avec un de mes camarades je louai des mules et un guide et nous chevauchâmes à travers le pays. Nous avions l'intention de pousser jusqu'à Pékin si le temps et nos ressources nous le permettaient. Mon camarade était un garçon très sobre et il refusa de prendre une seule goutte de la provision de whisky que j'avais emportée avec moi. Le soleil était brûlant, la route poussiéreuse, et je pusais sans cesse à la bouteille. Vers le soir j'étais aux trois quarts ivre!... Je ne l'aurais pas complètement, non!... Mais j'avais absorbé assez d'alcool pour être abruti et inconscient. Sandy, mon ami, me conjurait de surveiller ma tenue surtout dans les forêts... et on est resté hors des routes, ici, en Chine, où les villages sont aussi grands que certaines villes d'Angleterre!

Tard dans l'après-midi, nous nous arrêtâmes pour la nuit dans une grande cité, entourée d'une plaine couverte de champs de millet et d'orge, à travers lesquels serpentait une rivière. C'était un endroit ravissant. Comme nous étions assis à la porte de l'auberge, aspirant le bon air frais du soir, quelques soldats passèrent, conduisant un homme épuisé que l'on emmenait à Pékin pour être dépecé en "dix mille morceaux." Je me souvins d'avoir vu le pauvre diable, ne me doutant pas que dans peu de temps je le trouverais dans à peu près le même cas!

Il y avait un temple céleste qui se trouvait à quelque distance de l'endroit où nous nous étions arrêtés pour la nuit, et notre guide nous engagea à le visiter. Nous nous mîmes donc en route, contre le gré de Sandy, car j'étais encore un peu gai et cela l'inquiétait.

Le temple était une bâtisse irrégulière, située à quelque distance de la ville, entourée de jardins et cernée d'un très haut mur. Nous donnâmes quelque argent à un prêtre tout de noir vêtu, au visage taciturne et à la tête rasée qui nous conduisit à travers plusieurs cours jusqu'au bâtiment principal. A l'intérieur, grâce au crépuscule tombant et à l'encens qui brûlait devant les idoles, il faisait très sombre et je pouvais à peine discerner un énorme "Joss," couvert d'or et de bijoux, dont la tête touchait le plafond. Il y avait des centaines d'autres dieux dans la salle, dont quelques-uns n'étaient pas plus grands que mon poignet.

Soudain, l'idée me vint de dérober un tout petit dieu en or, avec des yeux verts, et de le rapporter à ma fille en Angleterre. Je ne sais ce que me mit cette idée en tête... Ce dut être l'alcool!... J'attendis que Sandy et le prêtre se fussent détournés pour quitter le temple et je fis un mouvement pour saisir l'idole.

Mais ces murs rouges devaient être pourvus d'yeux, car ma main avait à peine effleuré la statuette, que je me sentis saisi par derrière, jeté brutalement sur le dos... Un bâillon pressa ma bouche

qui évidemment m'étaient destinées, je compris qu'il était préparé à me recevoir.

Me faisant signe de me lever, le bourreau me lia les poignets et me fit coucher près des entraves, cadénassant mes pieds dans leur prison de bois. Un orfèvre et un matelas furent placés sous mon corps, et une large courtoise qui passait sur ma poitrine fut attachée solidement à deux anneaux rivés au plancher.

Comme vous pouvez l'imaginer, tous ces préparatifs me laissèrent tremblant de terreur, mais pendant le reste de la journée, rien d'anormal ne m'arriva. Le déjeuner fut apporté avec l'exactitude habituelle et mes liens furent détachés pour me permettre de manger. L'espoir ne m'avait pas complètement abandonné, car j'étais presque persuadé que l'emprisonnement dans une position désagréable était tout ce que je devais subir, lorsque l'effroyable nature du supplice que j'allais endurer me fut révélée dans toute son horrible réalité!

Pendant l'après-midi, je me rendomis, lorsqu'un son étrange me réveilla. C'était un grattement semblable à celui qu'aurait pu faire un rat pénétrant du jardin dans la chambre. Cela venait de l'autre côté du "cep," au delà duquel je ne pouvais rien voir, tant que mes liens ne m'avaient pas été enlevés pour le repas. J'attendais donc mon souper avec impatience, car le grattement continuait et devenait insupportable, précisément à cause de son origine inconnue.

Les heures me semblèrent bien longues avant que le prêtre fit son apparition et me permit de découvrir la cause de mon émoi. C'était un grand oiseau gris, d'apparence républicaine, qui avait été, pendant mon sommeil, attaché au "cep" par une chaîne d'acier.

L'oiseau était perché sur la tige dont j'ai parlé et son air repu et fatigué indiquait qu'il venait d'être bien nourri. Le vis que c'était un carnivore, une sorte d'ourde, espèce particulière à la Chine. Mon premier sentiment fut le dégoût que m'inspirait la proximité de cette créature de proie. Il touchait presque mes pieds nus. Mais je ne ressentais aucune crainte, ne soupçonnant pas un instant l'intention diabolique de mes geôliers.

Ce fut seulement vers la fin du jour suivant, lorsque l'oiseau commença à donner des signes d'agitation et de faim, que je compris... Ce fut seulement au premier coup de bec cruel dans ma cheville, que l'horrible nature du supplice ne fut révélée, me faisant hurler dans une agonie si effroyable, qu'elle ne peut avoir d'équale que les pires tourments de l'enfer!...

Je ne sais combien d'heures ou de jours dura mon martyre, car la souffrance humaine a des limites, et je perdis bientôt la raison.

Vous voyez comme ça finit, continua mon compatriote, en me montrant sa jambe difforme et court... Je ne vous en dirai pas davantage... Vous devinez facilement le reste! M. Lazareff m'a dit que j'étais demeuré dans le temple pendant quatre ans, mais tout ce temps est resté en blanc dans ma mémoire.

Il ne me torturèrent plus, car que sont les supplices de la bastonnade, de la chemise de fer, ou même du plomb fondu, comparés aux tourments affreux que j'ai endurés!... Je demeurai prisonnier, pouvant me traîner autour du temple, me nourrissant de restes jetés aux chiens, et considéré par tous comme un inoffensif. Je ne sais comment j'ai supporté ce supplice! Peu d'hommes y ont jamais survécu!...

— Et vous n'avez pas le désir de retourner en Angleterre! dit-il après une pause.

Le pauvre Dourak se détourna pour reprendre son travail, et peut-être aussi pour cacher les larmes qui lui jaillirent des yeux!...

— Non, fit-il d'une voix entrecoupée. Ma fille a toujours désiré les choses simples!... Il vaut mieux que je reste ici!... Et peut-être, en effet, avait-il raison!

UN DEJEUNER Chez le Vizir de la guerre à Fez. SOUVENIR DE VOYAGE.

Nous mettons pied à terre au milieu d'une mare, devant un misérable petit port étroit qui est l'entrée de ce vizir. Les premiers couloirs de sa maison, pavés de mosaïques blanches et vertes, se succèdent en tournant sur eux-mêmes, pour empêcher les regards de pénétrer à l'intérieur. Mais une plus large porte est au bout, ouvrant sur quelque chose d'inattendu et de magnifique.

Une grande cour majestueuse; des portiques festonnés, aux sculptures rehaussées de couleur et d'or... Le premier cintre est festonné en stalactites d'une blancheur neigeuse, qui semblent pendre par grappes, se superposer et s'enchevêtrer comme des cristaux de givre. Au-dessus de leurs longues gouttelettes blanches, un second cintre ogival est rehaussé de bleu, de rouge et d'or. Et encore au-dessus un indescriptible couronnement d'étagé en hauteur, monte jusqu'à la voûte du mur; il est composé de fines arabesques polychromes, enlées d'or; il est un échafaudage de ces dentelles rares, comme celles qui avaient été tissées jadis à Grenade dans du stuc rose, aux murailles de l'Alhambra. Les deux battants de ces hautes portes sont ouverts en grand; ils sont entièrement ciselés, peints et dorés, en face de kaléidoscope, où domine le vert métallique et qui semblent des queues de paon éployées.

Ces deux entrées monumentales se font face à chaque bout de la cour; elles ont de longs rideaux de marbre de drap bleu pâle et de drap gosselle liserés d'or, sur lesquels se découpent, encore plus blanches, les dentelles de leurs stalactites. Et ces rideaux soulèvés, laissent voir à l'intérieur le luxe habituel des tapis des coussins et des soieries dorées. Parmi ces personnages qui viennent au-devant de nous, dans la belle cour, il y a d'abord le vizir de la guerre, à tête de sphinx égyptien, et les principaux chefs de l'armée. Derrière eux, suivent des nègres et des eunuques esclaves, parés de colliers, de bijoux, de grands anneaux de métal. Tout ce monde, en babouches, glisse sans bruit sur le marbre brillant au son de la musique lentement rythmée qu'accompagnent des castagnettes de fer.

Passant sous les stalactites de la porte du fond, nous entrons avec nos hôtes dans un appartement meublé à l'européenne, mais un peu bizarrement: des lits à colonnes, draps de brocarts brodés et bleu-pon; des fauteuils dorés, recouverts d'étoffes brochées. Aux murs de la chambre blanche et des arabesques. Et, sur des plateaux d'argent posés par terre, des coffrets espagnols, en forme de chaises gothiques, remplis de bonbons.

La musique est tout près de nous, dans un appartement voisin. Le chœur chante en voix de fausset, très élevée comme toujours; cela fait songer à quelque office religieux célébré à la chapelle Sixtine — et l'orchestre, de cordes, a des sonorités puissantes. Les mêmes motifs reviennent sans cesse, repris avec une sorte d'exaltation graduée et croissante.

Parmi ces gens Arabes, drapés de blanc qui sont là, un petit être extraordinaire, que l'on adule beaucoup, est vêtu avec une grande recherche de couleurs. — C'est un enfant de sept à huit ans, le fils favori du vizir, né d'une de ses esclaves noires. (Au Maroc, ces enfants là ont même rang dans la famille que ceux des épouses blanches; et c'est une des causes d'abâtardissement de la race arabe, de plus en plus mêlée de sang nubien.) Il porte une robe jonquille, atténuée d'un surplus de gaze blanche; un burnous bleu pâle; une large bretelle de soie verte-rosée soutenant un petit Coran dans une gibecière, et des babouches orange brodées de violet et d'or. Il a une charmante petite figure d'ole, moitié arabe, moitié nègre; sur le blanc presque bleu de ses yeux largement ouverts, on voit rouler constamment ses prunelles rapides.

Dans la pièce voisine, les musiciens sont au nombre de vingt, tous en burnous d'apparat, de différentes couleurs, et assis en cercle par terre sur des coussins. Chacun d'eux joue et chante en même temps, dans une sorte de délire, la tête rejetée en arrière, la bouche largement ouverte. Les uns ont de grandes mandolines en marqueterie dont ils touchent les cordes avec des morceaux de bois. Les autres ont des violons tout incrustés de nacre; ils en jouent avec de très larges archets courbes, qui sont ornés de dessins en nacre et en ébène imitant les écailles sur la peau des serpents. Ces violons ont la forme de grandes galoches, dont les bouts se recourberaient en proue de navire.

Le couvert du déjeuner est

HISTOIRE D'UN MANCHOT QUI DEVIENT AVEUGLE

Ent-ce que c'est un souvenir gai? Ent-ce que c'est un souvenir triste? Ma foi, je n'en sais rien encore. Quand la pensée me revient, de cette aventure bizarre, j'évoque tout un cortège d'heures à la bohème, avec des rires, des joies, de grands éclats de jeunesse prodigue, et puis des défailances, des amertumes, des ironies de la destinée, des heures bleues et des heures blêmes, tout le commencement de la vie, quoi! Et ce n'est pas bien loin, c'est hier. Mais les événements se sont disciplinés. Aujourd'hui les heures sont sages.

Ent-ce tant mieux? Ent-ce tant pis? Cela, je ne le sais pas non plus. Et dites-moi, vous autres, connaissez-vous quelqu'un qui sache quelque chose? En tous les cas, ce n'est pas moi. Cependant, j'ai de la mémoire.

Ainsi je me rappelle un soir, un soir délicat de pastel mauve, un joli soir de langueur et de mélancolie. Paris le portait comme un manteau d'aristocrate. Des écharpes traînaient sur la Seine et le profil des monuments s'assoupissait dans les brumes.

Je me rappelle il y a cinq ans, vers la fin mars.

J'habitais alors au quartier latin entre la Sorbonne et le Luxembourg. Je ruminais des choses. Je fumais des pipes. J'avais vingt ans. Ma poche était vide, mon âme musicienne. Quelque chose d'un naturel fort doux, j'avais créé tout mon crédit. Brave créature! C'est un phénix: il est ressorti de ses cendres! Et vous allez savoir comment, par quelle rencontre miraculeuse, dans le soir charmant de Paris.

D'abord, c'était bien résolu, je devais me suicider ce soir-là. Me suicider, ou renoncer à la musique, ou m'expatrier, ou travailler comme tout le monde, enfin prendre une décision grave. Je ne savais pas encore laquelle, voilà tout. Je n'avais guère mangé depuis deux jours. Mon estomac me faisait une scène... Je broyais du noir, quand on est affamé, c'est peu... J'aurais, et soudain j'entendis une voix... Rassurez-vous, je n'écrivis pas un conte de fées; c'était une voix toute naturelle. Usée, cassée, misérable, elle venait d'un mendiant.

— La charité, mon bon monsieur, la charité!

Une main se tendait vers moi, me présentant une rébille. Une seconde, je crus à un conseil et je faillis prendre l'objet. Mais déjà le geste habituel se présentait à mon instinct, mes doigts plongeaient dans ma poche; vous savez bien, celle du gilet, celle dont je disais:

— Plus tard, un jour, j'y mettrai ma montre...

Miracle! Une pièce s'y trouvait encore, oubliée, traînant là depuis des semaines, tout à fait inconnue de moi! Si j'avais vu quelques in-tants plus tôt! A présent, il était trop tard. Le geste commencé déterminait ma décision: je jetai l'argent dans la rébille, un jour heureux lance un louis sur le tapis vert. Et je passai!

A nouveau, la voix du mendiant se fit entendre:

— Ah! ça c'est épatant! L'âme donne deux francs et il ne réclame pas sa monnaie. Faut-il qu'il soit riche, tout de même!

Cette finale inattendue me fournit un sourire amer, un de ces sourires romantiques comme jadis on les portait. Moi, riche? Ce mendiant n'était qu'un âne. Pour mieux le voir, je me retournai. Il n'avait pas de longues oreilles.

C'était un homme déjà vieux, bizarrement accourci de loques verdâtres, sur qui la pluie et la poussière avaient collé des boues épaisses. Le vent, soufflant dans les rues en couloir, avait séché l'étoffe, transformé les salissures en beaux ornements en relief. Sa silhouette se terminait vers le bas par deux bottines énormes, ouvertes au bout, et pareilles, avec leurs clous, à des mâchoires de musée. La tête, patinée, creusée, amusante, ressemblait à celle du chien de saint Roch. Une espèce de malice tendre lui sautait dans l'oeil.

L'homme répétait:

— Quarante sous à un mendiant! Ah! j'une homme, vous ficher l'argent par les fenêtres! Si je connaissais votre pépé... Il gâtait son bras. Je précise: c'était celui de la main droite. L'autre n'existait plus. A sa place, une manchotte pendait à vide.

Pauvre homme! Je me crus obligé de lui répondre.

— Ah! je ficher l'argent par les fenêtres! Quel argent d'abord, et quelles fenêtres? Apprenez, mon

LES GRANDS MARIAGES

Mrs Anna Wilson, agente de change, épousait il y a quelques jours M. Thomas King, propriétaire de mines. Avant cette formalité, les fiancés ne s'étaient jamais vus. Depuis quatre mois, M. Thomas King faisait sa cour par lettres et recevait les réponses par retour du courrier. Ce sont les hautes qualités financières de Mrs Anna Wilson qui ont allumé dans l'âme du mineur le flambeau de l'amour. Elles sont d'ailleurs célébrées dans le monde des affaires, où l'on a surnommé la belle agente de change la nouvelle Hetty Green. Mrs Anna Wilson était entrée en relations épistolaires avec son futur mari à propos d'une mine sur laquelle elle désirait avoir des renseignements. Sa lettre révélait un génie commercial d'une telle envergure que M. King en conclut dès l'abord une très haute estime; quand il apprit que sa correspondante avait un intérêt à l'entreprise du gouverneur de l'Elldorado, son enthousiasme ne connut plus de bornes: "Une femme qui a obtenu cela, écrit-il à Mrs Wilson, emporte mon admiration." Dès lors ses lettres devinrent plus fréquentes; de commerciales qu'elles étaient elles se firent plus tendres: Mercure, si l'on peut dire, cédait le pas à Vénus. On échangea des photographies; King formula sa demande, elle fut agréée. Elle ne le fut point tout de suite. Avec la grande sagesse qu'on se plaît à lui reconnaître, l'agente de change mit aux trousses de son futur époux une bande de détectives pour être informée de ses moeurs et de sa solvabilité. Les renseignements furent si bons qu'elle n'hésita plus. Elle télégraphia: "Venez." M. King sauta dans le train sans avoir même pris le temps de changer de chemise et de quitter son costume khaki. La cérémonie, fort simple, eut lieu dans le bureau du magistrat, devant une assistance où l'on ne connaissait tout le monde de la Bourse et la moitié du personnel de la police. Mrs Aikens remplissait les fonctions de "matron of honour." Dans un speech familier, elle a conté l'histoire des fiançailles et promis un avenir heureux à ce mariage d'amour. Dans la corbeille, on remarquait un revolver orné de perles et un vêtement de cuir à l'usage de l'épouse quand elle ira visiter les mines de son mari.

PRODIGES DE LA CALLIGRAPHIE.

M. Charles Toppan, graveur à New-York, a réussi à écrire au burin le "Pater" et les Commandements de Dieu dans un cercle d'un centimètre de diamètre. L'ensemble comprend 1.150 lettres et chiffres. Ecrite de cette façon, "l'Idée" d'Homère, qui contient 501.930 caractères, tiendrait sur une bande de papier de un centimètre de large et 1 m. 35 de long.

POUR LES NUMISMATES

On vient de vendre, à New-York, une pièce d'or de trois dollars, qui avait été frappée à San-Francisco en 1870. Elle a été acquise pour 1.450 dollars. Ce prix s'explique par ce fait que la Monnaie de Californie, qui fut fondée en 1870, n'a frappé cette année-là que deux de ces pièces, dont une a été déposée dans une boîte sous la pierre fondamentale, tandis que l'autre, actuellement vendue 1.450 dollars, devenait la propriété du premier directeur de la Monnaie.

CUISINE

Manière de blanchir les champignons.

Les éplucher, les laver dans de l'eau acidulée de vinaigre ou de jus de citron. Mettre dans une casserole, pour 250 grammes de champignons, un demi-verre d'eau, un petit morceau de beurre frais, du sel, du jus de citron. Lorsque ce mélange bout, y verser les champignons entiers, les y laisser cinq minutes.

Si on veut garder les champignons en un ou deux jours, les laisser dans un vase avec l'eau dans laquelle on les a fait blanchir. Si, au contraire, on s'en sert tout de suite, on se garde bien de jeter cette eau, qui parfame agréablement une sauce.

Les flottants pralinés.

Césofe..... 6
Lait..... 4 de litre
Pralines rouges..... 4
Sucre macarons..... 4
Gros vanille..... 125 gr.
Gomme adragante... 1 pincée

Battre les 6 blancs d'œufs en neige très ferme avec la poudre adragante, y mêler les pralines rouges pilées, puis les macarons hachés et passés au tamis (laisser, sans l'utiliser, toute la partie des macarons qui n'a pas pu passer). Verser le tout dans un moule beurré, faire prendre au bain-marie un quart d'heure. Démouler ensuite sur un plat et verser autour une crème à la vanille, faite avec le lait, les jaunes d'œufs et le sucre.

"Le drapeau qu'on cache dans sa poche, n'est pas un drapeau, c'est un mouchoir."
"Emile DE GIRARDIN."